

Table ronde III-IV

L'immigration féminine turque en Europe

Nihal Dogan

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/cemoti/579>DOI : [10.4000/cemoti.579](https://doi.org/10.4000/cemoti.579)

ISSN : 1777-5396

Éditeur

AFEMOTI

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1996

ISSN : 0764-9878

Référence électronique

Nihal Dogan, « Table ronde III-IV », *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien* [En ligne], 21 | 1996, mis en ligne le 05 mai 2006, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cemoti/579> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cemoti.579>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

Tous droits réservés

Table ronde III-IV

L'immigration féminine turque en Europe

Nihal Dogan

Table ronde III

- 1 *Carmel Camilleri* : Vous nous avez montré que la population immigrée n'est pas un bloc homogène, qu'elle se diversifie en fonction d'un grand nombre de paramètres et que ses problèmes, ses réactions, ses stratégies se ressentent de cette diversité. Il faudra s'en souvenir du point de vue méthodologique. Un point de détail - commun à d'autres minorités immigrées - m'a frappé : au début de l'immigration, le contrôle social de la communauté est beaucoup plus sévère que dans le pays d'origine, à cause du choc culturel, du risque d'éclatement de la communauté, etc. Ce qui est intéressant, c'est que les éléments les plus conservateurs de ces minorités se réfèrent à la société d'origine pour justifier leur conservatisme alors que la société d'origine a évolué pendant ce temps. Ce qui fait que les conflits seront beaucoup plus durs entre tradition et modernité à l'égard des comportements des immigrés, au moins au début, que dans la société d'origine qui évolue de façon plus naturelle.
- 2 *M. Labrousse* : J'aimerais savoir comment le groupe étudié par Mme Weibel a été constitué. S'agissait-il de personnes de la première ou de la seconde génération ? Quel était leur âge ? Quel était leur niveau d'éducation ? Le phénomène que vous avez décrit est-il un phénomène relativement marginal ou bien en train de se développer ? J'ai eu l'impression d'entendre précisément des impressions, même si votre méthode qui est la méthode américaine d'observation utilisée souvent en sociologie aux Etats-Unis.
- 3 *N. Weibel* : Vous avez parlé de groupe, je n'ai en fait parlé que de nébuleuses. Mon travail se base sur des observations, mais aussi sur des entretiens longs et renouvelés. J'ai vécu avec mes informateurs : des femmes entre 15 et 45 ans environ vivant en Europe, de niveau scolaire relativement élevé parce que le plupart ont suivi un cursus secondaire ; certaines avaient également suivi des études supérieures. Mais il y a eu une évolution depuis cinq, six ans et ce que je dis était valable il y a six ans. Actuellement on observe que ce mouvement que j'appelle « islam-action », cette mouvance plutôt, opère

un travail rampant au sein de communautés musulmanes qui ne sont pas seulement turques. Cela s'inscrit dans une mouvance planétaire. Je n'utilise pas les termes *islamisme*, *intégrisme*, parce qu'à mon avis cette mouvance n'est pas limitée par l'implication politique. On rencontre des femmes qui ne se définissent pas comme actrices politiques. Ce qui se passe est de moins en moins marginal. Les discours que ces femmes tiennent aujourd'hui au sujet du foulard, on ne l'entendait qu'au niveau des leaders il y a cinq, huit ans. Ce type de discours a pénétré la couche de population qui est la moins scolarisée. Ces dernières années on a trop minimisé ce phénomène.

- 4 M. Torun : Comment ces femmes se représentent-elles l'autre femme ? Quel est sa place dans leur imaginaire ? Est-ce un objet de curiosité ou un terrain à conquérir ?
- 5 N. Weibel : L'autre femme est à la fois musulmane ou mauvaise musulmane entre guillemets. Parce que tout se calcule en terme de bon musulman ou vrai musulman par rapport au faux musulman et mauvais musulman. Donc l'autre femme sera celle qui n'appartient pas à la mouvance, qui ne porte pas le *hijab*. Il n'y a aucune curiosité de leur part, elles ont la conviction d'être dans le droit chemin. On peut effectivement parler de terrain de conquête, oui. On espère ramener les autres dans le droit chemin.
- 6 Question : Ce qui est étonnant, c'est que les femmes musulmanes se vivent comme étant progressistes, que le *hijab* semble pour elles un moyen d'ouverture. Moi-même et beaucoup d'autres pensent le voile comme obstacle et signe d'archaïsme. Que pensent-elles du regard des autres ?
- 7 N. Weibel : Elles pensent qu'on est dans l'erreur. Leur désir est de parler, d'être sollicitées, d'avoir le droit à la parole. Elles sont conscientes de l'image qu'elles offrent au regard de l'autre.
- 8 Question : Dans les enquêtes que j'ai réalisées avec une population réduite, j'avais constaté une différence entre les filles du même âge qui sont arrivées très jeunes en France, et celles qui sont venues après leur mariage, qui ont le même âge, mais sont en France depuis peu de temps. Dans les distinctions faites entre première et la deuxième génération, on a tendance à établir une différence de génération, alors que ces filles ont le même âge. Il me semble qu'il faudrait préciser.
- 9 A. Manço : Quand on parle de génération d'immigrées, on ne fait pas référence à l'âge. Un des critères essentiels pour parler de seconde génération, c'est probablement le fait d'être né dans le pays, ou encore d'être arrivé relativement tôt de façon à ce que la socialisation élémentaire se fasse dans un milieu bi-culturel. Si cette socialisation a lieu dans un milieu mono-culturel, comme le pays d'origine, la personne qui arrive à 8 ou 9 ans sera difficilement considéré de la seconde génération. Quant à la dichotomie que je propose entre tradition et modernité, en tout cas tradition - assimilation, je ne crois pas qu'il soit utile de mettre les choses dos à dos. Il n'y a pas, d'un côté, les gens qui choisissent la tradition et rien que ça, et de l'autre côté, des gens qui essaient de « se déshabiller » culturellement et de se fondre dans une masse en oubliant le ventre de leur mère. Je ne crois pas que la réalité soit aussi simple. La réalité est beaucoup plus compliquée, par exemple en ce qui concerne le vêtement ; les jeunes filles, pour aller à l'école, parfois sous l'impulsion de leur parents ou par solidarité avec d'autres copines, décident de porter le foulard. A d'autres moments, quand elles ont quitté l'école, avant d'arriver à la maison, dans le bus ou ailleurs, elles enlèvent ce foulard. Les choix varient en fait selon notre humeur, selon les intérêts du moment. On peut superposer ces choix, mais on obtiendra alors une sorte de philosophie de la vie de chacun qui peut évoluer d'une année à l'autre, selon l'âge et les situations. Les gens trouvent, à un

moment donné, un équilibre qui leur convient. Le jour où la vie leur apporte d'autres responsabilités, ils peuvent opter pour d'autres types d'équilibre. Cela n'est pas typique de l'immigration : tout le monde dans une société se pose constamment des questions.

- 10 *N. Doğan* : La population hollandaise féminine aspire de façon assez générale à des cursus scolaires relativement courts : elles veulent terminer rapidement les études pour pouvoir travailler, ou devenir femmes au foyer. Ce modèle n'est pas un modèle satisfaisant pour les jeunes filles turques qui ont d'autres aspirations émancipatrices.

Table ronde IV

- 11 *Czarina Wilpert* : Je voudrais faire quelques observations sur les similitudes des situations en France et en Allemagne. Je trouve qu'il est très intéressant, d'une part de constater l'influence et la pression de la tradition et de l'économie sur la famille dans les deux cas, mais d'autre part je dois dire que dans l'Allemagne d'aujourd'hui, de nombreuses jeunes femmes s'opposent à cette pression. Elles commencent à profiter de certaines institutions de la société allemande. Par exemple, nous avons rencontré de nombreuses jeunes femmes non mariées qui consultent ou utilisent les services du planning familial (pour la contraception), et même parfois des femmes qui, à Berlin, demandent l'avortement.
- 12 Il y a des cas tragiques liés à cette pression des gens originaires de la même région, en particulier de grandes difficultés à s'adapter, ainsi que l'isolement des jeunes femmes venues directement de leur pays et arrivées récemment en Allemagne, qui se trouvent brutalement plongées dans la micro-société mixte des Turcs de Berlin. Nous connaissons beaucoup de femmes qui essaient de fuir cette pression et qui s'adressent aux *frauenhäuser*, foyers de femmes prévus essentiellement pour les cas de violence familiale.
- 13 Je viens de réaliser une étude pour le compte du gouvernement de Berlin sur les femmes immigrées, étude dont l'objectif était de proposer des solutions aux problèmes sociaux et psychologiques des jeunes étrangères et pas seulement des jeunes Turques.
- 14 Parmi les jeunes femmes turques, nous avons pu constater une pression beaucoup plus forte concernant le phénomène dit de « mariage mixte ». Par « mixte » nous voulons dire qu'un membre du couple est socialisé en Turquie, l'autre en Allemagne. Les jeunes femmes arrivées récemment de Turquie après leur mariage ne viennent pas toujours directement du village et ne sont pas systématiquement analphabètes. Elles ont souvent un niveau d'éducation relativement élevé, au moins le niveau du lycée. En arrivant en Allemagne, elles pensent profiter de la mobilité sociale, mais elles constatent qu'elles sont plus isolées que dans leur pays. C'est alors que certaines d'entre elles, en particulier les jeunes femmes qui ont un niveau d'études supérieures, découvrent que des possibilités existent pour les aider. Les institutions jouent un rôle important.
- 15 *Altan Gökalp* : Je n'ai pas grande chose à dire sur l'aspect institutionnel. Mais je voudrais dire quelques mots sur les « maris importés ». C'est quelque chose d'important, qui n'existe pas qu'en Turquie. Les Grecs appellent ça « sogambros ». Le mari de l'intérieur, *iç güveyi*, chez les Turcs. Dans toute la Méditerranée, c'est un statut peu enviable. Pour le mari importé (emporté) en France aussi. On dit « aller en gendre chez quelqu'un ». Cela existe dans les campagnes. Ce statut ne donne pas le droit de parole au gendre de

l'intérieur. Je voudrais rappeler une histoire que les Turcs racontent volontiers. Un loup est attrapé par les paysans. Ils font un cercle de feu tout autour de lui. Puis, un des paysans demande par-dessus les flammes : « Comment ça va ? ». Le loup répond : « Je préfère ça à être un gendre de l'intérieur ». Il s'agit donc d'une situation très difficile à vivre, qui existait et qui existe encore en milieu rural en Turquie. Elle permet aux gens de ne pas payer le prix de la fiancée en entrant au service du beau-père. Ce sont souvent les bergers qui font ça, ce qui leur permet de rester au service du beau-père comme berger, comme homme de main, comme tout ce qu'on veut, et du coup, de ne pas payer le prix de la fiancée. Ce n'est pas très glorieux comme établissement de liens matrimoniaux. Mais cela permet quand même des mariages « bas de gamme », si je puis dire. On se rappelle le livre d'Elia Kazan, *America, America* dans lequel le héros est un gendre de l'intérieur dans une famille grecque de Constantinople.

- 16 *Question* : J'aurais voulu savoir si ces mariages sont systématiquement arrangés avec quelqu'un du pays d'origine ? N'existe-t-il pas aussi des jeunes qui souhaitent se marier en France, peut-être entre Turcs ou peut-être pas ? N'y a-t-il pas des mariages ici ?
- 17 *Gaye Petek-Salom* : Oui, au niveau des aspirations, tout à fait. Mais au niveau de la concrétisation de l'aspiration, c'est beaucoup plus difficile. Il y a même des situations, évidemment et heureusement, de filles qui aspirent à se marier avec un Français et qui fuguent avec un Français. Cela commence à se produire, mais la plupart du temps dans le déchirement, la famille rejetant complètement ces choix. L'inverse est un peu plus facile, à savoir quand le garçon impose à sa famille une épouse non-turque. Cela arrive plus fréquemment et c'est mieux admis parce que le garçon a une autre autorité dans la famille, au titre de ses paroles, que celle de la fille. C'est cependant encore très rare parce que les garçons ont peur de la sanction. Finalement, les filles qui vont davantage à l'encontre des sanctions que les garçons, comme je le disais tout à l'heure. Les garçons ne se hasardent pas tellement à enfreindre le statut qui leur a été défini dans la famille. D'un autre côté, les mariages entre immigrés sont rares en France. En revanche, ce que l'on rencontre, c'est le mariage arrangé par la famille, mais néanmoins un peu mieux admis par les filles, mariages de filles d'ici arrangés avec des garçons d'Allemagne ou de Hollande, parce qu'il y a des liens familiaux, parce que l'oncle du village, étant immigré en Hollande a son fils à marier, tandis que l'autre en France a sa fille à marier. Il y a des tractations européennes. Les Turcs ont enlevé les barrières avant tout le monde ! Ils voyagent énormément. Les vacances des Pâques, c'est en Allemagne, les vacances d'été en Hollande. Ils ne vont pratiquement plus en Turquie. Mais ces tractations sont très minoritaires par rapport à ce que nous avons expliqué, Altan Gökalp ou moi-même, de ces mariages organisés dans la tradition familiale en Turquie.
- 18 *Altan Gökalp* : Pour l'histoire du garçon, c'est moins l'autorité du garçon qui permet de faire venir une étrangère que celle de la logique du système à la turque, puisque c'est un système exogame. Normalement, il est obligé de trouver sa femme ailleurs. Peu importe sa qualité. C'est l'enfant que fera cette femme qui reste l'enfant du lignage. A la limite, que le fils ramène une Chinoise, une Japonaise ou une Esquimaude, c'est exactement pareil ! L'enfant sera l'enfant du lignage. Ce qui n'est pas le cas pour la fille justement.
- 19 *Gaye Petek-Salom* : Je suis d'accord avec ce qu'a dit M. Gökalp, mais il y a point sur lequel je voudrais revenir. Pour la belle-mère, le mariage avec une fille étrangère est moins intéressant parce qu'elles ne pourront pas exercer leur pouvoir de la manière dont elles l'exercent sur les filles turques.

- 20 *Ferhunde Özbay* : Comme C. Wilpert, je voudrais comparer les données et interventions entendues aujourd'hui, avec ce dont nous disposons pour les migrants en Turquie. Il y a beaucoup de similitudes entre ces observations et les résultats de certaines études sur la migration interne (des gens de l'Anatolie venus à Istanbul). La relation à établir entre ces deux types de migration est impressionnante.
- 21 Mais ne faisons-nous pas une erreur méthodologique en comparant, ou en présentant globalement, les caractéristiques de la population de Turquie ? J'aurais pu apporter certaines informations sur les migrants internes, leur structure familiale, leurs problèmes éducatifs, etc. Ainsi, comme Mme Salom l'a déjà dit, à Istanbul aussi, le regroupement familial a commencé avant les années 70. Auparavant, les hommes seuls migraient à Istanbul. Aujourd'hui, les migrations familiales sont majoritaires. J'ai aussi trouvé de nombreuses similitudes entre les situations en Turquie et en France, telles qu'elles sont décrites par M. Gökalp. Le mariage entre proches (entre cousins) est beaucoup plus important parmi les migrants à Istanbul que par rapport à la moyenne nationale. Actuellement le mariage entre proches est en baisse en Turquie, ce qui n'est pas le cas pour les migrants d'Istanbul. Je viens aussi de me rendre compte d'une chose. Méthodologiquement, comment définir le migrant ? Nous faisons tous la même erreur. En Turquie, par exemple, si on n'utilise pas le recensement de la population pour expliquer les caractéristiques des migrants et que l'on se déplace dans les endroits où ils vivent, on fait des déductions en partant du vécu de ces gens-là seulement. Puis on en parle à la télévision, on écrit dans les journaux, dans les publications spécialisées sur les migrants. Quand on définit le migrant à Istanbul, en réalité on parle surtout de ceux qui n'ont pas été assimilés, de ceux qui n'ont pas eu la possibilité de monter l'échelle socio-économique. En effet, 95 % de la population d'Istanbul est une population de migrants, mais ce sont des migrants assimilés. Donc quand on parle des migrants, on ne parle pas de 95 % mais seulement de ceux qui sont socialement et économiquement défavorisés et peut-être de ceux qui sont arrivés récemment à Istanbul. J'ai constaté que, quand on parle d'hétérogénéité, on parle des Alévis, des Sûnnites, des Kurdes et des Turcs. Nous ne disons jamais « NOUS » quand nous parlons des immigrés. Pourtant, moi aussi, je suis une immigrée à Istanbul. Vous tous qui êtes ici, aussi, vous ne parlez pas de vous-mêmes quand vous parlez des immigrés.
- 22 *Altan Gökalp* : Je suis tout à fait d'accord quand vous dites que la question migratoire à Istanbul ressemble, et même anticipe, ce qui se passe ici. Istanbul n'est plus une ville, c'est un pays de 12 millions d'habitants. C'est plus grand que la Bulgarie ou la Grèce. Les processus migratoires à Istanbul se passent dans des conditions beaucoup plus dures, plus complexes qu'en Europe Occidentale. Ici, vous avez un ordre sociologique, politique, ou administratif, etc., qui prévoit des procédures d'atterrissage. La seule chose qui existe dans le cas d'Istanbul, ce sont des villages qui se sont structurés dans les différents quartiers de la ville. Si vous êtes de Sivas, vous allez dans tel quartier, si vous êtes de Malatya, vous allez dans tel autre quartier, et si vous êtes kurde vous allez dans telle région. C'est une forme migratoire qui est beaucoup plus sauvage et dont les conditions sont beaucoup plus dures. Les gens ont beaucoup moins de droits que les migrants ici, puisque le vote, l'inscription sur les listes électorales pose énormément de problèmes, ainsi que le bénéfice aux droits sociaux, l'école, etc. Le cas d'Istanbul est terrible. La pire immigration qui se puisse imaginer se passe à l'échelle d'un pays. Sur ce plan-là, je ne vois pas de problèmes méthodologiques. On peut aborder, on doit aborder, le phénomène de ruralisation d'Istanbul par l'immigration, avec les mêmes

méthodes que celles que nous utilisons ici. On assiste à une ruralisation d'Istanbul. On le voit dans les élections, dans l'organisation de l'espace urbain, dans les rapports, etc. A la limite, ce que vous dites serait vrai si l'on comparait, mettons, l'immigration intérieure dans une ville comme Adana ou quelque part dans la banlieue parisienne. Là existent des procédures d'atterrissage beaucoup plus organisées que dans une ville comme Istanbul où c'est la jungle.

- 23 *Hamit Bozarslan* : J'ai été étonné de la comparaison entre le fonctionnement du contrôle social dans les *gecekondu* d'Ankara et le fonctionnement du contrôle social dans des villes comme Nevers ou Pithiviers. De ce point de vue, je pense qu'il y a une similitude. En revanche, il ne faut pas oublier qu'ici les immigrés sont dans un monde, dans un environnement chrétien. Cela pose certains problèmes. L'histoire manque. Quelqu'un qui vient de Tunceli, d'Adana ou d'Istanbul, connaît néanmoins la Turquie. Je pense qu'il y a encore une troisième différence. Alors qu'en Turquie, c'est le statut sociologique qui détermine la notion d'immigré, ici ce sera le statut sociologique et le statut juridique. Souvent, alors que son statut juridique a changé et qu'il est naturalisé, l'individu reste sociologiquement immigré.
- 24 *Ferhunde Özbay* : Je dois clarifier quelque chose. Je suis d'accord avec les deux intervenants. Le problème méthodologique n'est vraiment pas de trouver des similitudes entre migration interne et migration internationale, mais de comparer la migration internationale avec ce qui se passe en Turquie.
- 25 *Czarina Wilpert* : Je voudrais dire, pour équilibrer le débat, que l'immigration turque en Allemagne depuis trois décennies, est très complexe. Alors que le mariage mixte entre les jeunes de Turquie et ceux d'Allemagne présente un aspect problématique, le mariage en soi ne pose pas de problème particulier, et il y a d'autres formes de mariage qui existent. En Allemagne, la plupart des jeunes de la nouvelle génération se mélangent malgré les barrières ethniques, régionales, parfois même religieuses. Les Turques se marient avec les Turcs. C'est la première étape. Nous avons très peu de cas où les femmes turques se marient avec des Allemands, et il y a peu de jeunes Turcs qui épousent des Allemandes. Il y a bien sûr le problème des belles-mères aussi. La grande tendance est le mariage entre les Turcs, mais on ne peut pas dire que tous les mariages se font de cette manière. D'autre part, il y a un va-et-vient permanent entre les gens vivants dans les deux sociétés et la relation économique, culturelle et politique entre la Turquie et l'Allemagne. Comme vous l'avez dit, les Turcs voyagent beaucoup en Europe. Ils sont très mobiles. Ils savent quel rôle jouent les frontières. Ils savent les franchir. Ils savent négocier à travers les frontières. Il y a une interdépendance entre la Turquie et l'Allemagne, et l'une influence l'autre.
- 26 *Hamit Bozarslan* : En ce qui concerne l'Allemagne et la France, il faut faire une petite distinction concernant le mariage. En Allemagne, l'immigration turque est beaucoup plus importante, près de 2 millions de personnes, et c'est une immigration beaucoup plus ancienne. En un certain sens, l'Allemagne est déjà le miroir de ce qui va se passer en France. En France, pour le moment, on observe les stratégies matrimoniales selon des schémas qu'Altan Gökalp a très bien définis. Mais il y a aussi le problème de socialisation de la troisième génération. Accepter le mariage de deux personnes issues de la deuxième génération, signifie une avance relativement importante dans la voie de l'intégration. En revanche, si l'on fait venir quelqu'un de Turquie, soit l'époux, soit l'épouse, on apporte en quelque sorte du sang nouveau dans la famille. On garde encore une partie du contrôle, des références, de l'éducation de la troisième génération. La

stratégie matrimoniale qui consiste finalement à créer des familles patriarcales, stratégie très bien analysée par A. Gökalp, obéit aussi en partie, à l'idée d'assurer le fonctionnement de la chaîne d'autorité. En Allemagne cela n'est déjà plus vrai, parce que la communauté est très importante. Il y a de plus en plus de mariages entre les jeunes de la deuxième génération proprement dite. Pour le reste, pour le mariage mixte, je pense que, concernant les Turcs et les Kurdes, effectivement, il y a des mariages mixtes à l'intérieur de la communauté. Par contre on est étonné de voir qu'entre les Alévis et les Sunnites, la frontière n'est pratiquement pas transgressable. Il s'agit presque d'interdit. Il est beaucoup plus facile de se marier avec un Français lorsqu'on est sunnite ou alévi qu'avec quelqu'un de la confession opposée.

- 27 *Question* : Pouvez-vous évoquer la situation, en France, de la femme qui ne vient pas du milieu rural turc ?
- 28 *Altan Gökalp* : La question se pose effectivement. On parle toujours du village anatolien et du milieu rural. Aujourd'hui 57 % de la population de la Turquie vit en milieu urbain, dans les villes. Qui dit ville ne veut pas dire urbanité. J'ai évoqué tout à l'heure Istanbul, conglomérat de villages plutôt que ville. Quand on quitte le milieu historique de la ville et que l'on va à la périphérie, on voit des villages qui sont agrégés autour de la ville. Il faut bien mesurer ce que l'on dit. Il n'y a plus de village anatolien au sens de Mahmut Makal. Très souvent, le village anatolien est plus organisé, plus structuré que la grande métropole. Il y a plus de sécurité, plus d'organisation de l'espace, etc. Les gens qui sont dans la ville aujourd'hui, et près de 60 % ou 56-57 % vivent dans les villes, cela ne veut pas du tout dire qu'ils sont urbanisés, au contraire.
- 29 Il y a longtemps eu des développements idéologiques qui disaient « lorsque les campagnes arriérées vont être éduquées, il n'y aura plus de problèmes ». C'est exactement le contraire qui se passe. L'islamisme ne vient pas du milieu rural, mais du milieu urbain, déstructuré, déclassé. Jamais les villages n'ont connu de mouvements islamistes. Les islamistes, ce sont les déclassés de la société, les migrants de l'intérieur dont on a parlé tout à l'heure. Il est vrai que c'est un peu abusif de parler du village anatolien, de la femme rurale, etc. En fait, très souvent, on a affaire à des jeunes filles qui sortent du lycée d'une ville moyenne ou importante de la Turquie. Mais dans l'ensemble de leur structuration, de leur socialisation, elles restent rurales. Même quand elles sont habillées « comme à la télévision », elles restent traditionnelles dans leurs comportements, dans leurs attitudes, dans leurs structurations mentales. Elles restent des rurales et le resteront de longues années encore. Istanbul est une ville « rurale » aujourd'hui, comme elle avait cessé de l'être en 1936. Il y a une régression sur le plan de l'urbanité dans une ville comme Istanbul par rapport aux années 1930. En 1930 Istanbul était une vraie ville. Aujourd'hui, c'est un gros bourg. La femme qui vit à Istanbul reste, malgré tout, une rurale.
- 30 *Question* : Et le rôle de la télévision ?
- 31 *Altan Gökalp* : Ce que l'on voit à la télévision, c'est cette ruralité-là : de sombres histoires de gens qui habitent dans un quartier un peu paumé d'Istanbul avec des scènes de ménages, des mariages, des conflits de famille, etc. Si l'on analyse ces émissions sur toutes les chaînes (il y a une dizaine de chaînes actuellement, je crois), on observe toujours les mêmes conflits. Les filles turques qui vivent ici, que voient-elles ? Encore les villages. Je vais prendre un autre exemple. En Allemagne, et ici aussi, il y a des gens qui filment les fêtes des mariages. Il y a des écrans géants qui montrent ce qui se passe dans la salle de mariage et qui montrent d'autres mariages, passés, de la même

communauté. Mais ce que les gens regardent sur les grands écrans, c'est leur propre village. Ils se regardent s'amuser. Ils regardent leur propre village. Le cadre mental est encore proche de cette ruralité-là, que ce soit les filles d'ici ou d'Allemagne.

- 32 *GayePetek-Salom* : Il me semble que la question portait surtout sur es autres figures féminines turques en France.
- 33 *Altan Gökalp* : J'y viens, mais veux auparavant en profiter pour faire une annonce. Depuis la rentrée 94, nous avons en France des enseignements de turc de manière régulière en quinzième langue dans le système secondaire français. Le turc peut être pris, aujourd'hui, en première langue vivante, en deuxième ou en troisième langue vivante officielle en France. Les deux premières enseignantes sont mêmes présentes dans cette salle, deux femmes turques. La majorité des gens inscrits en cours de turc étaient des jeunes filles. J'étais étonné de voir qu'effectivement on ne parle plus de la femme rurale. Mais il ne faut pas perdre le sens de la mesure. La masse critique reste dans cette ruralité. Peut-être ces filles, une quarantaine, pourront-elles jouer ce rôle de locomotive par la suite, en donnant l'exemple, en ayant des bourses, en entrant dans une activité d'enseignement, etc.
-

RÉSUMÉS

On trouvera ici la suite des discussions entre les contributeurs qui ont suivi leurs communications au colloque « De la Turquie à l'Europe : l'immigration au féminin » organisé par l'association ELELE